

ARTS

La Biennale-kermesse



Peter Stampfli (Suisse) : autoportrait au raglan.

(Archives)

EN mille reflets dansants, le soleil resplendit sur les mobiles métalliques d'un immense rideau argenté. La musique d'un orchestre de jazz, avec enthousiasme, porte au rouge ses notes les plus enivrées. Nous sommes à l'entrée de la Biennale de Paris, Musée d'Art moderne, grand escalier, et s'impose à la vue, impitoyable, un panneau de deux mètres par vingt mètres au moins (la Biennale voit grand, cette troisième année), d'un effet optique calculé si féroce que le regard non astigmatique et normope doit s'en détourner aussitôt.

Une flèche rouge, entrée : un super-labyrinthe où l'électronique (?) propose des « activations à participation active volontaire, involontaire, d'œuvre visuelle fixe, non fixe, non active, avec déplacement, sans... » la tête me tourne.

A la sortie de cette création du « groupe de recherche d'art visuel » (France), reprenons nos esprits : nous sommes à la Biennale 63, participation de quarante pays étrangers, deux cent cinquante exposants individuels, plus les œuvres d'équipe. Après cette expérience désorientante, s'offrent à

nous les cinq toiles de la rassurante Suisse, où s'épanouit le graphisme national : des fleurs, des légumes, une automobile. Ne manque que la marque des produits vantés.

Au sortir de cet apaisement, une sorte de tunnel de métro et sous-marin futuriste. Réalisé en fer, c'est le travail de l'équipe italienne qui offre des toiles néo-réalistes, tableaux-objets et sculptures, lesquels gagnent selon que leur matière joue avec le poli de la matière. Quittée cette architecture de métal, nous trouvons la Yougoslavie à présentation classique où, pourtant, s'est glissée une œuvre dont nous subissons le choc : une roue, peinte par petits losanges noirs et blancs, à effets à la fois centripètes et centrifuges, intitulée *Bombardement du nerf optique*.

Au courant de notre marche, nous rencontrerons ainsi, tour à tour, des salles à cimaises classiques et des « laboratoires des arts », « abattoir », chambre de torture et d'horreur, ou bien d'émerveillement (Belgique), avec des fonds sonores généreusement poétiques, prosodiques et musicaux. Développement donc des « équipes » par rapport aux Biennales précédentes ; « travaux d'extrême avant-garde, voies extrêmement originales » (R. Cogniat).

Allons-nous nous amuser à inventorier les diverses façons dont les œuvres s'enracinent dans leur nationalisme ?... Les prés et les ruisseaux d'Irlande, la jungle tropicale de Ceylan, les ouvriers en casquette et paysans de l'U.R.S.S. (présenté pour la première fois), le Japon par des gouttes d'or sur fond orange, l'Espagne par la hantise des noirs de Goya.

On pourrait également étalonner selon les pays les différents âges de la peinture. Recul des pays satellites de l'Est sur l'an passé, sauf la Yougoslavie qui maintient ses positions d'actualité. Grande démonstration de pop'art chez les Anglais

avec l'apparition des couleurs condamnées : le rose, le violet. Mais est-il possible d'être vraiment « pop », populaire si l'on n'a pas un grand-père meunier ? Sans de semblables racines, n'est-ce pas là que jeux d'intellectuels roublards ? Quelquefois drôle, certes, toujours gai. Exemple, le Japonais Kudo qui vise ardemment le scandale avec une parthénogénèse à œufs.

Impression générale de cette foire-kermesse : la roublardise. Au contraire du Salon de l'Auto, où seuls des spécialistes très orthodoxes peuvent prétendre qu'il faut connaître parfaitement tous les modèles de la production pour appré-

cier la dernière 404, ici, à la Biennale, que peut bien apporter la vue d'une œuvre unique d'un artiste absolument inconnu ? En effet, si l'on peut admirer une œuvre de Cézanne, c'est que nous pouvons la placer dans l'ensemble de l'œuvre.

Bien sûr, nous ne pouvons pas reprocher aux jeunes artistes notre ignorance de leur œuvre future mais, pour comprendre leur toile unique présentée ici, encore faudrait-il être davantage au courant de ce qu'ils ont déjà fait.

Ce n'est pas là un reproche aux peintres, mais à la formule trop nouvelle vague de cette kermesse intellectuelle assurément pleine de jeu-

nesse et de gaieté, mais où l'œuvre qui brille le plus attire les yeux presque physiquement — comme la lampe le moustique. C'est une gageure, cependant nous voulons attirer l'attention sur trois œuvres. Celles de Fong (Chine), pour un « certain silence » de sa toile ; Segui (Argentine), pour son mérite « peint à la main » et Fleury (France) dont la toile, au milieu de faux Bonnard, Vuillard, Pougny, Delaunay, et face à un ensemble de fer philosophico-littéraire, le *Manifeste nu*, a toutes les hésitations — et les faiblesses — d'une démarche personnelle.

Charles Hubert.